

« La dimension symbolique de toute pratique sociale se situe dans une surcharge des connotations »

Entretien avec Philippe Braud par Paul Bacot et Christian Le Bart

“The symbolical dimension of social practice resides in an overload of connotations”. Interview of Philippe Braud by Paul Bacot and Christian Le Bart

«La dimensión simbólica de toda práctica social se situa en una sobrecarga de las conotaciones». Entrevista de Philippe Braud con Paul Bacot y Christian Le Bart

Philippe Braud, Paul Bacot et Christian Le Bart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/23085>

DOI : 10.4000/mots.23085

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2018

Pagination : 131-144

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Philippe Braud, Paul Bacot et Christian Le Bart, « « La dimension symbolique de toute pratique sociale se situe dans une surcharge des connotations » », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 116 | 2018, mis en ligne le 23 février 2018, consulté le 21 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/mots/23085> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.23085>

© ENS Éditions

« La dimension symbolique de toute pratique sociale se situe dans une surcharge des connotations »

Il n'est pas courant que notre revue rende compte d'un manuel de sociologie politique. C'est pourtant ce qui fut fait lors de la publication de la huitième édition de l'ouvrage de Philippe Braud intitulé *Sociologie politique*, et dont la première édition date de 1992 (voir Bacot, 2007). La raison en est l'importance reconnue par l'auteur à la dimension lexicale et discursive tant dans le travail de l'acteur politique que dans celui du politiste. Professeur émérite de science politique à Sciences Po et chercheur au Cevipof, Philippe Braud fut l'un des premiers dans sa discipline à mettre l'émotion, le symbolique et le psychologique au cœur de son objet d'étude (*L'émotion en politique*, 1996 ; *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, 2007). L'anthropologie, la psychanalyse ou encore la sémiotique lui ont fourni une partie de ses sources de réflexion. Pour lui, les luttes politiques sont d'abord celles qui visent à imposer un sens légitime à l'action conduite. L'entretien qui suit permet de reconstituer son parcours intellectuel et de préciser l'apport de ses travaux à l'analyse du discours politique.

Mots. Les langages du politique : *Une première question pour retracer votre parcours intellectuel : comment un jeune agrégé de droit en arrive-t-il, précocement, à s'intéresser à des questions non institutionnelles, autour de la symbolique, l'imaginaire, les émotions... ?*

Philippe Braud : J'ai fait des études de droit à Rennes ; un peu par hasard d'ailleurs, et sans réelle motivation. Comme elles se passaient plutôt bien, j'ai eu envie de présenter l'agrégation. Mon patron, Georges Dupuis, m'a imposé un sujet de thèse qui m'a fait souffrir : « La notion de liberté publique en droit français »... Bon, c'était « La notion de... », donc un peu mieux qu'une question de droit positif pour lequel je n'avais aucune appétence. Le soir même du résultat

Sciences Po Paris (professeur émérite)
ph.braud.paris@orange.fr
IEP de Rennes, CRAPE
lbtr35@club-internet.fr
Université de Lyon, Sciences Po Lyon, Triangle (CNRS, UMR 5206)
paul.bacot@sciencespo-lyon.fr

du concours, j'ai annulé avec grand plaisir mes abonnements aux revues juridiques ! Par chance, ce tournant a coïncidé, à deux ans près je crois, avec la création dans l'Université de la section de science politique que je me suis empressé de rejoindre. Jusque-là, j'avais suivi un cursus qui ne me convenait pas vraiment mais, rétrospectivement, je suis heureux d'avoir fait du droit, cela remet les pieds sur terre. Nouveau venu en science politique, j'ai été autodidacte, comme souvent dans ma génération. À Rennes, à ce moment-là, il n'y avait ni maître reconnu dans cette discipline, ni crédits de recherche, ni même bibliothèque... Je me suis donc lancé un peu à l'aveugle !

Mots. Les langages du politique : C'est-à-dire ?

Philippe Braud : J'étais handicapé par la pluralité de mes centres d'intérêts, d'où des lectures très disparates. J'ai toujours aimé l'histoire et la littérature autant que la politique. Dans les années 70, en tant que politiste on était confronté à deux icônes aux multiples adorateurs : Marx et Freud. J'ai beaucoup lu Marx, mais toujours dans une optique pinaillieuse, j'en cherchais les failles ; un peu anarchiste intellectuellement, je n'ai jamais aimé les systèmes trop verrouillés. Et puis, à cette époque, le marxisme était le prêt-à-penser de beaucoup de monde. Malgré mes réticences, pas question donc de m'en désintéresser... Dans notre manuel *Histoire des idées politiques* (Braud, Burdeau, 1983), c'est moi qui ai présenté Marx, les marxistes, et les néomarxistes... Je me suis également confronté à Althusser, mais là encore dans une approche critique. J'avais envie de détecter les faiblesses voire les « violences » de son système de pensée. C'est pour ça que j'ai beaucoup aimé le livre de Jacques Rancière, *La leçon d'Althusser* (Rancière, 1974) : un ex-althussérien qui démonte brillamment le système Althusser ! Un grand livre selon moi.

Mots. Les langages du politique : Et puis donc il y avait Freud !

Philippe Braud : En effet ! Personne ne pouvait à l'époque ignorer la psychanalyse, en raison de son énorme visibilité intellectuelle. Je m'y suis personnellement beaucoup impliqué, d'autant qu'au même moment j'entamais un petit séjour sur le divan. Dans un premier temps, j'ai cru y trouver une clé majeure de lecture du monde. J'ai naturellement porté attention aux essais qui pouvaient ouvrir des voies nouvelles pour l'interprétation du social et du politique : *Totem et tabou*, *Malaise dans la civilisation*, *L'avenir d'une illusion*, etc. Pour être franc, je les ai trouvés fort décevants. Et plus décevants encore tant d'émules de Freud (je n'ai jamais marché dans le charabia de Lacan, j'y soupçonne une grande part d'imposture ; mais bon...). Les thèses freudiennes m'ont paru très tôt fragiles, parce qu'infalsifiables. On sait aujourd'hui les distorsions du réel qu'il pouvait introduire dans ses études de cas (celui de Dora, notamment). Mais je lui dois de m'avoir confirmé dans mon intérêt pour les dimensions émotionnelles aussi bien des comportements individuels que des situations poli-

tiques. Je pense aussi que certains aspects des théories freudiennes ou néo-freudiennes résistent au temps. Le concept de « mécanisme de défense », par exemple, ou celui d'ambivalence pourraient être fort utiles pour approfondir la lecture des discours et comportements politiques ! Déçu par Freud, je me suis tourné un temps vers des auteurs américains non orthodoxes, par exemple Otto Kernberg, et surtout Heinz Kohut. Ils m'ont surtout fortifié dans mon désir d'explorer des voies nouvelles en sociologie politique.

Mots. Les langages du politique : *Et les références plus directement sociologiques ?*

Philippe Braud : S'agissant d'auteurs qui, pour un autodidacte, étaient incontournables, je citerai Max Weber que j'ai beaucoup fréquenté, comme tout le monde à l'époque, et Pierre Bourdieu que j'ai aussi beaucoup lu. Max Weber m'a séduit, bien que ses textes soient écrits (enfin ses traductions) dans un style impossible ! Si j'ai grandement apprécié son œuvre, c'est parce qu'elle propose une méthodologie et des concepts à la fois rigoureux et ouverts. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si en sciences sociales tout le monde se réclame de lui, des gens de bords complètement opposés. J'ai particulièrement aimé *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, qui dénote l'existence d'une belle culture historique. Quand je cherchais à trouver des failles dans le système de Marx (je pense notamment à son introduction à *Critique de l'économie politique* et à la fameuse histoire des superstructures produites « en dernière instance » par l'infrastructure économique), j'appréciais que Max Weber mette en avant un facteur culturel (même si la thèse est, peut-être, elle-même un peu contestable) ! Bref, un retournement du rapport infrastructure/superstructure. Chez Weber, seuls les chapitres économiques d'*Économie et société* me sont tombés des mains.

Mots. Les langages du politique : *Et Bourdieu ?*

Philippe Braud : Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, mais aussi avec beaucoup de résistance. D'abord parce qu'il était à mes yeux trop hégémonique au début des années 80 ; ça m'agaçait. Ce qui m'irritait le plus, c'était le côté pesant du phénomène d'école, et les usages qui étaient faits de Bourdieu, plus que Bourdieu lui-même. Et puis j'étais assez allergique à cette grosse artillerie des effets de langage qui fonctionnent à l'intimidation : « structure structurée » et « structure structurante », « jeux et enjeux », etc. Néanmoins, je lui ai toujours su gré de proposer une armada de concepts et un vocabulaire scientifique de qualité qui manquaient cruellement dans le paysage franco-français des sciences sociales. En science politique tout particulièrement, nous avons tout intérêt à importer son outillage, ne serait-ce que pour examen critique. Mais comme j'avais l'impression que parfois cela virait à la pensée unique, au moins dans notre milieu, je n'ai pas lu que Bourdieu. J'ai fréquenté avec grand plaisir les

ouvrages de Luc Boltanski ; et même Boudon. Dans son cas, peut-être justement parce que c'était iconoclaste, car notre milieu le stigmatisait volontiers. De même Crozier. *L'acteur et le système* (Crozier, Friedberg, 1981) m'a toujours paru un très bon livre. J'avais donc envie, si j'ose dire, de métisser Bourdieu ! J'ai quand même été impressionné par *La distinction* (Bourdieu, 1979), le premier livre que j'ai vraiment admiré, même s'il est mal écrit. Mais, en cours, j'ai toujours préféré parler de ceux de ses ouvrages qui sont des transcriptions de conférences orales ou d'entretiens, parce que là je le trouvais clair, limpide, percutant. Bien sûr, j'ai commenté en séminaire *Ce que parler veut dire* (Bourdieu, 1982) : ça m'a intéressé. Mais j'ai vite découvert qu'en matière d'analyses du langage, il y avait quand même bien d'autres choses...

Mots. Les langages du politique : *Vous voyiez Bourdieu comme une alternative au marxisme ?*

Philippe Braud : Non, plutôt comme un produit dérivé. C'est en raisonnant par analogie avec la notion de capital économique, perçu comme source d'exploitation, qu'il a placé au centre de ses analyses celles de capital social, capital culturel, ou capital symbolique dont il fait la source de la domination culturelle, indispensable à la reproduction du système capitaliste... En ce sens, et dans une perspective un peu gramscienne, il comblait un vide du marxisme classique. En fait, je n'ai jamais aimé ce concept de « capital social », ni celui de « capital symbolique », à cause de leurs relents substantialistes. Le « capital économique », on voit ce que c'est : des biens matériels, des avoirs financiers cumulés. Mais le « capital symbolique »... ? Il relève bien davantage d'interactions complexes au sein desquelles les projections croisées des dominés et des dominants jouent un rôle majeur. Même réserve à l'égard du concept de violence symbolique, cette « violence invisible et masquée... ». À mes yeux, il l'entend dans un sens trop étroit, trop inachevé. J'y vois davantage une atteinte déstabilisatrice aux représentations, croyances ou repères grâce auxquels des groupes sociaux interprètent leur place dans le monde et définissent le sens de leur existence. Cette « déstructuration » est source de souffrance, elle est coûteuse émotionnellement. Peu importe que cette violence symbolique soit un effet de structure (donc non intentionnelle) ou le fruit d'une politique déli-bérée, visible ou masquée. Une telle définition me paraît beaucoup plus opérationnelle pour comprendre ses manifestations diverses, et ses liens avec le surgissement éventuel d'une violence politique physique.

Mots. Les langages du politique : *Et du côté de l'anthropologie ? Des gens comme Balandier ?*

Philippe Braud : J'ai fréquenté Balandier. J'en ai surtout retenu une idée fondamentale, qui apparaît d'ailleurs dans le titre même d'un de ses ouvrages, *Le détour* (Balandier, 1985). C'est en allant *ailleurs* qu'on peut mieux comprendre

ce qui se passe chez soi. Et donc oui, effectivement, au-delà de Balandier je me suis intéressé à pas mal d'anthropologues, ce sont même les lectures qui m'ont le plus enrichi à l'époque où mon attention se focalisait sur les questions de symbolique, de mythologies et de rituels. Je pourrais citer, au départ, Edward Sapir, ou encore Murray Edelman, lequel m'a fortement influencé dans les années 70-80, même si j'ai trouvé ses ouvrages ultérieurs un peu courts. Et puis il y a eu Clifford Geertz, que j'ai adoré. J'ai découvert, dès sa parution en anglais, *Negara. The Theatre State in Nineteenth-Century Bali* (Geertz, 1980), un livre qui m'a beaucoup fait réfléchir sur les lacunes de nos analyses des sociétés occidentales, et puis, bien sûr, *Savoir global, savoir local* (Geertz, 1986). L'un de mes grands plaisirs, en séminaire de master, était d'évoquer *Ici et là-bas* (Geertz, 1992) : Geertz y manifeste un humour iconoclaste tout à fait réjouissant (et salutaire) quant aux pratiques de terrain de quelques grands anthropologues. Parmi bien d'autres auteurs, je citerai encore Dan Sperber. En particulier pour un livre qui s'appelle *Le symbolisme en général* (Sperber, 1985), et pour un second, écrit avec Deirdre Wilson, *La pertinence* (Sperber, Wilson, 1989). On y trouve des analyses d'une puissance intellectuelle pas si souvent égalée dans la littérature scientifique contemporaine. Cet anthropologue de tendance cognitiviste aura orienté ma curiosité intellectuelle dans deux directions que je crois décisives : l'épistémologie de la connaissance d'une part, les neurosciences d'autre part.

Mots. Les langages du politique : *Et sur la méthode précisément ?*

Philippe Braud : J'assume le fait d'avoir très tôt cessé tout travail de terrain protocolarisé¹. Je ne le méprise pas, bien sûr, mais il demande des moyens matériels dont je n'ai jamais disposé. Surtout peut-être, il est chronophage et ne correspond pas à ma forme d'esprit qui est de monter en généralité, de tenter des synthèses à partir des travaux pertinents des autres. En revanche, j'ai longtemps animé un séminaire d'épistémologie où je présentais Imre Lakatos, Karl Popper, ainsi que Paul Feyerabend. Son petit livre, intitulé *Contre la méthode* (Feyerabend, 1979), m'a enchanté. Un livre certainement dangereux pour les étudiants, car il n'y a rien de plus démoralisant et de plus destructeur que ce type qui vous dit que toutes les méthodes sont vaines, et que les plus pointues sont les plus dangereuses pour un progrès réel de la connaissance ! Je les mettais donc en garde mais, en même temps, je le présentais comme un livre important pour se protéger d'un scientisme naïf.

Mots. Les langages du politique : *C'est donc dans ce contexte qu'a émergé la problématique du symbolique ?*

1. Depuis un article paru en 1974 intitulé « Données psycho-biographiques et formation des opinions politiques » (Braud, 1974).

Philippe Braud : La problématique du symbolique m'a paru centrale parce qu'elle me permettait d'établir un lien entre les intuitions nées de mon itinéraire personnel, et les meilleures analyses sociologiques de la vie politique. Les dimensions émotionnelles de la vie sociale (et individuelle) m'ont toujours paru majeures. Y compris dans le discours « rationnel » savant.

Mots. Les langages du politique : *Vous liez symbolique et émotion, ce dernier terme étant à la mode aujourd'hui, mais à l'époque c'est davantage du symbolique dont on parlait.*

Philippe Braud : Quand j'ai reconnu l'importance du symbolique dans la vie sociale, j'ai eu l'impression d'ouvrir une brèche. Certes, des auteurs très respectables comme Cassirer ou Lévi-Strauss ont utilisé ce terme dans des sens extrêmement différents, qui ne permettaient pas de faire le lien avec l'émotionnel. Ce que fera indirectement Sperber avec sa théorie de la pertinence. Pour lui, un énoncé est pertinent aux yeux d'un individu quand il lui permet de maximiser les profits de compréhension en minimisant les coûts d'acquisition, des coûts émotionnels bien sûr, notamment ceux qui sont liés à l'ébranlement des connaissances, des valeurs, des convictions « tenues pour acquises », et investies émotionnellement. Pour revenir au symbolique, j'ai eu l'impression de tirer un fil de lecture décisif avec Edward Sapir, quand j'ai connu sa fameuse distinction entre *symbole de référence* (un simple dénoté, un rapport signifiant/signifié simple...) et *symbole de condensation* (l'essentiel est alors le réseau des connotations réactivables, il est dans la surcharge de sens). Là ça a fait tilt ! La dimension symbolique de toute pratique sociale, de tout discours, rite ou objet matériel, etc., se situe dans l'existence d'une *surcharge des connotations, cognitives et émotionnelles*, qui leur sont attachées. Elles renvoient à des univers de références et de croyances investies émotionnellement, sur le mode : j'aime ou je déteste, je m'y identifie ou je ne m'y reconnais pas. C'est pour ça que, comme je l'évoquais tout à l'heure, j'en suis arrivé à définir la violence symbolique différemment de Bourdieu.

Mots. Les langages du politique : *Vous avez évoqué au début de cet entretien votre goût pour l'histoire ; or, il y avait aussi à cette époque une série de travaux en histoire, de Maurice Agulhon aux Lieux de mémoire de Pierre Nora, sans parler de Norbert Elias qui va arriver en France à la fin des années 80.*

Philippe Braud : C'est vrai, j'ai toujours été passionné d'histoire, j'ai lu beaucoup d'historiens (notamment médiévistes d'ailleurs), mais je ne suis pas un historien ; je suis un (grand) « consommateur » de travaux d'historiens : *Les trois ordres ou L'imaginaire du féodalisme* de Georges Duby, par exemple (Duby, 1978). Et bien sûr Marc Bloch : j'ai adoré *Les rois thaumaturges* (Bloch, 1998), ça m'allait tout à fait. Agulhon également, ou encore *Les lieux de mémoire* (Nora, 1984-1992) dirigé par Pierre Nora (Georges Lavau m'en a d'ailleurs demandé

une note de lecture pour la *Revue française de science politique*). Ces auteurs n'ont pas négligé, eux, les dimensions émotionnelles (et symboliques) du politique.

Mots. Les langages du politique : *C'était complètement en phase avec ce que vous faisiez!*

Philippe Braud : Complètement!

Mots. Les langages du politique : *Mais vous étiez davantage en phase avec des gens comme ça, des historiens, qu'avec ce qui s'écrivait à l'époque en science politique!*

Philippe Braud : Absolument. Mais je m'intéressais aussi à la psychologie, fort peu considérée en sciences sociales. Or il existait pour moi des contraintes de position. Si l'on veut être considéré comme légitime dans un champ académique, il y a des choses que l'on ne peut pas dire à certains moments, ou pas encore en tout cas. En science politique j'avais une légitimité à construire. C'est pourquoi j'ai accueilli avec grand plaisir *Sur le processus de civilisation* de Norbert Elias (Elias, 1973 et 1975). Dans cet ouvrage, bien accueilli par les politistes, qui étudie les « tendances longues à la psychologisation » des rapports politiques, j'ai vu une double réhabilitation de la place de l'histoire dans notre discipline et du droit de « parler psy ».

Mots. Les langages du politique : *Vous aviez le projet de fonder une science politique fondée sur la psychologie?*

Philippe Braud : Sur mon attitude réelle à l'égard de la psychologie, on s'est souvent trompé. Je crois très importante la prise en compte des dimensions psychologiques de la vie politique, mais dans une perspective sociologique. La « psychologie de l'acteur... », à un moment j'ai cru qu'elle pouvait être une piste intéressante, mais très vite je l'ai abandonnée. J'ai lu très tôt Greenstein, *Children and Politics* (Greenstein, 1965) : à la fois il est dedans, mais il en voit parfaitement les limites. Ce qui m'intéresse, ce sont les individus en situation, les gouvernants en situation... Et là j'ai fait du métissage. À la fois le holisme de Bourdieu (les situations dans lesquelles se trouvent les agents sont structurées socialement), et l'individualisme méthodologique de Boudon (qui, d'ailleurs, est hostile à une approche psychologique). Pour en conclure que, finalement, nous faisons tous, et constamment, du calcul : coûts/avantages (empruntant ici, même de loin, à Olson)... Mais, grâce à Freud, et plus encore aujourd'hui grâce aux neurosciences, nous savons que ce calcul coûts/avantages se fait dans notre cerveau de façon étendue et très largement inconsciente. Dans l'identification des avantages et des coûts, il faut introduire, parce qu'ils sont décisifs, les profits d'ordre émotionnel d'une part (en termes d'estime de soi, par exemple, ou de sécurité psychologique), et d'autre part les

coûts émotionnels (par exemple le stress né de la perturbation des convictions, le désaveu qui entoure une agressivité excessive). C'est là que je rejoins, pour partie, la théorie des mécanismes de défense chez les psychanalystes. Dans la vie sociale, pourquoi du déni ? Pourquoi de la sublimation ? Pourquoi des transferts ? Comme vous le voyez, j'aime bien le métissage.

Mots. Les langages du politique : *Y compris dans l'acte de vote ?*

Philippe Braud : Oui, bien entendu, c'est tellement évident. Prenons l'exemple des candidats en campagne. De toute évidence, ils sont largement dans le déni de certaines réalités. De toute évidence, ils sont dans l'idéalisation d'eux-mêmes, dans la sublimation de leur libido, dans des formes de transfert d'agressivité face à leurs concurrents. Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la situation d'interlocution elle-même, indépendamment de ce que disent les acteurs. Parler, c'est s'affirmer ; parler, c'est à certains égards prendre la place d'un autre (Bourdieu le souligne). En parlant, on cherche à imposer non seulement des idées mais aussi une certaine idée de soi. Ce faisant, on provoque forcément une agressivité réactionnelle qui peut être très subtile, à dose homéopathique, ou au contraire très intense, notamment dans les polémiques.

En résumé ce qui importe, c'est de ne pas oublier, dans une situation de pouvoir structurée, les profits et les coûts émotionnels escomptables de tel ou tel comportement. Les acteurs font des choix, parfois conscients mais, en matière émotionnelle, ils sont souvent inconscients. J'ai bien aimé l'idée de Crozier, dans *L'acteur et le système*, selon laquelle une stratégie d'acteur peut être la résultante de comportements complètement inconscients, qui prennent sens, cohérence et continuité *ex post*, après coup. Donc je comprends la psychologie politique comme ça, pas du tout comme une psychologie de l'acteur mais comme un inventaire des profits et coûts émotionnels liés à une situation.

Mots. Les langages du politique : *D'où peut-être, dans vos travaux, le choix de parler de « langage » politique plutôt que de « discours » ?*

Philippe Braud : Quand j'utilise le mot *discours*, c'est au sens d'interlocution verbale, orale ou écrite ; un langage de mots par opposition à d'autres langages comme le langage corporel, le langage des monuments qui structurent un espace urbain (la sémiologie), le langage des liturgies politiques, etc. Dans une contribution qui traite du symbolique dans le discours (Sperber, 1979), Dan Sperber nous dit : il y a du symbolique lorsque notre dispositif rationnel de compréhension est saturé ; il y a trop de choses qui nous échappent, trop d'incertitudes, on n'a pas les moyens de ramener nos perceptions à du strictement rationnel ; alors on va fonctionner au symbolique. Pour ma part (toujours le métissage), je raccroche ça à ma définition du symbolique : on fonctionne au symbolique quand on est confronté à de trop riches connotations, cognitives et émotionnelles, non maîtrisables par la froide raison. Les neuro-

sciences nous expliquent à la fois pourquoi les connotations émotionnelles sont extrêmement importantes et pourquoi elles ne sont pas maîtrisables (*The Emotional Brain* de Joseph LeDoux [LeDoux, 1996], par exemple, j'ai bossé pour le lire !). Elles confirment que notre cerveau fonctionne essentiellement à notre insu ; que d'autre part il obéit à des règles précises, notamment de sélection des informations « pertinentes » (de son point de vue). Mais je n'oublie pas son formatage social à côté du formatage biologique. Il existe dans le cerveau humain des couches archaïques qui font que bien des pulsions émotionnelles ne sont pas contrôlables, notamment en situation de stress. Je pense que ces découvertes sont extrêmement importantes pour l'analyse politique. Et de la même façon que, comme le disait Erving Goffman, on a besoin d'une psychologie simplifiée pour sociologues, de même on a besoin d'un peu de neurosciences pour les praticiens des sciences sociales.

Mots. Les langages du politique : *Vous n'avez pas évoqué Roland Barthes ?*

Philippe Braud : J'ai aimé Roland Barthes, mais je n'en ai pas tiré grand-chose. Je l'ai lu « comme ça ». Mais c'est vrai, c'était quand même le début de la sémiologie pour tous, si j'ose dire. Ses analyses de la publicité commerciale, des mythologies modernes... oui, c'est vrai..., ça a été stimulant dans les années 70.

Mots. Les langages du politique : *Vous avez fait un usage très fréquent des notions de « surcharge » et de « saturation ». À partir de quand parle-t-on de surcharge ou de saturation ?*

Philippe Braud : Là encore, Dan Sperber peut nous aider. Pour lui, on fonctionne au symbolique soit parce que, notre degré d'attention étant faible, notre vigilance rationnelle est prise en défaut, soit parce que nous sommes confrontés à une richesse de sens dont nous savons ou pressentons qu'elle nous échappe. Mais ce qu'il ne nous permet pas de penser, c'est le *travail social de construction* du sens : dénotés explicites aussi bien que connotations implicites. La surcharge cognitive et/ou émotionnelle n'est pas inhérente aux mots, aux objets, aux pratiques, etc. ; elle résulte d'un travail initial et continu d'imposition des interprétations légitimes par les « régulateurs autorisés » du sens (je rejoins ici la conception que Bourdieu se fait des luttes symboliques). En parallèle il existe un travail social d'imposition des émotions légitimes (ou illégitimes), celles qu'on doit éprouver (ou repousser) dans tel type de cérémonie ou de rituel, devant telle forme de narration historique ou de pratique sociale. Les effets de cette activité sociale permanente atteignent les destinataires aussi bien au niveau inconscient que conscient, d'où l'importance du travail politique sur la mémoire et l'oubli. Ils se heurtent à des « mécanismes de défense », socialement constitués eux aussi, au cours de l'histoire personnelle des individus ; je pense notamment au rejet des interprétations qui « dérangent » parce qu'elles contredisent une expérience vécue.

Je n'ai pas encore cité un ouvrage qui m'a énormément intéressé : *Constructionist Controversies*, dirigé par Gale Miller et James Holstein (Miller, Holstein, 1993). Parmi la dizaine de contributions, celle de John Kitsuse et Peter Ibarra (« Vernacular constituents of moral discourse: an interactionist proposal for the study of social problems »), discutée dans mon livre *L'émotion en politique* (Braud, 1996, p. 119 et suiv.), est consacrée à la notion d'*idiome rhétorique*. C'est une piste de recherche très suggestive. Les idiomes rhétoriques, nous disent-ils, sont des narrations closes sur elles-mêmes, qui ont une grande efficacité émotionnelle pour deux raisons principales : d'abord parce qu'elles se présentent comme des explications de sens commun, donc très lisibles (c'est pourquoi elles rassurent certains) ; ensuite et surtout parce qu'elles se présentent comme situées sur le terrain de la morale. Si j'y adhère, je suis du bon côté de la morale, je me sens valorisé ! Prenons l'exemple de la « rhétorique de la mise en danger » : « Aujourd'hui, dira-t-on, les vraies valeurs sont en péril », alors que nous devrions en être les gardiens les plus fidèles. Hier, ces valeurs étaient reconnues, c'était la beauté, la pureté, l'innocence... Aujourd'hui il n'y a plus que corruption, pollution... On retrouve chez Marine Le Pen ce mécanisme rhétorique : « Notre souveraineté nationale est en péril », « Jadis la France était indépendante et forte », « Nous étions en sécurité ». Cet idiome rhétorique implique une conclusion active : « Si quelque chose d'essentiel est mis en danger, il faut se mobiliser pour le protéger ! Il faut un Sauveur ; eh ! bien, il est là, devant vous, disponible ». Je trouve donc que la notion d'*idiome rhétorique*, avatar particulier des problématiques constructivistes, est un très bon outil pour expliciter les logiques internes d'un discours politique global. Sens commun, cohérence discursive, dimension morale y apparaissent étroitement liés... De là, dans cet exemple, l'efficacité de cet *idiome rhétorique* pour prendre en charge des angoisses telles que la peur du déclin, le sentiment d'insécurité matérielle ou morale, le besoin de reconnaissance.

Mots. Les langages du politique : *Cette vision de la politique comme activité fondamentalement symbolique se situe à rebours des conceptions naïves selon lesquelles la politique, ça permet d'agir sur le monde, les gens et les choses (ce qu'on appelle l'action publique). D'où vous vient cette distance par rapport à la croyance en la politique ? Est-ce par exemple en lien avec les déceptions que la gauche a pu susciter en 81 ?*

Philippe Braud : J'étais passablement sceptique en 1981... ! L'arrivée de la gauche au pouvoir a suscité des attentes qui me paraissaient tellement démesurées ! C'était une époque où certains croyaient de bonne foi que « le Socialisme » avait toutes les réponses. Enfant, j'ai été scolarisé dans une école catholique où dominait un système de pensée complètement verrouillé. Cela m'a définitivement vacciné contre tout emballement idéologique. Je vis aujourd'hui dans une espèce de scepticisme que je crois très sain. Je n'ai jamais eu d'illu-

sions excessives ni en 1981, ni en 2007, ni en 2012. Par contre, j'ai toujours été très sensible aux illusions des autres.

Mots. Les langages du politique : *Mais fondamentalement, vous développez une anthropologie du politique assez pessimiste, non ?*

Philippe Braud : Oui et non. Il est vrai que le politique peut beaucoup moins qu'il ne le prétend. Certes il est au centre du débat médiatique (les informations politiques passent avant les informations économiques), ce qui peut créer des illusions, mais en réalité il n'a qu'une prise limitée sur le réel. Nous sommes essentiellement dans un monde de *processus sans sujet* (au sens d'Althusser). Nous sommes comme des nageurs pris dans un courant extrêmement fort : les tendances lourdes de l'économie et de la politique notamment. On ne peut pas grand-chose contre le courant, si ce n'est à la marge. Mais d'une certaine façon je trouve ça presque réconfortant. Parce que, du coup, gouvernants et gouvernés sont moins inégaux ; nous sommes tous dans le même fleuve...

Mots. Les langages du politique : *Et du coup la politique devient un théâtre ?*

Philippe Braud : Absolument, dans une grande mesure en tout cas. Et c'est pour ça, d'ailleurs, qu'elle m'intéresse. Je n'ai pas d'attentes excessives quand je vais voter. En fait je me dédouble : je mets, quand même, un bulletin dans l'urne ! Car voter ce n'est pas seulement choisir une politique (c'est souvent problématique, d'où les déceptions ultérieures) ; c'est aussi afficher son appartenance au groupe, donc sa solidarité. Et ça, c'est important.

Mots. Les langages du politique : *Est-ce que le mouvement En Marche n'est pas le retour à une forme de volontarisme ?*

Philippe Braud : Oui certainement. Afficher son volontarisme est une ressource politique non négligeable dans la sphère de la communication. Mais source de beaucoup d'illusions, car il est de peu de poids dans un environnement politique défavorable. Si le mouvement En Marche est en mesure de réaliser des réformes non négligeables, ce que je crois, c'est principalement parce que la situation politique est mûre pour un affaiblissement des résistances traditionnelles au changement. Mais dans les premiers mois d'un quinquennat bien des illusions persistent encore !

Mots. Les langages du politique : *Vous parlez beaucoup de scepticisme.*

Philippe Braud : Je trouve que le scepticisme, quand on le « gère » correctement, c'est plutôt un art de vivre heureux et lucide. En politique, ça protège contre beaucoup de naïvetés, de déceptions (ou même de bêtises).

Mots. Les langages du politique : *On peut parler à votre propos de scepticisme méthodologique ?*

Philippe Braud : Oui certainement. Je suis spontanément dans le doute, c'est vrai, mais pas un doute qui ronge. Issu d'un monde où la religion occupait une grande place, j'ai appris assez vite à vivre avec de grandes questions sans réponses. Le scepticisme méthodologique m'incite d'ailleurs à penser qu'on ne peut pas être à la fois bon politiste et bon militant. Je n'ai rien contre l'engagement (bien au contraire), mais j'ai quelque chose contre l'engagement des politistes. Celui-ci représente à mes yeux une source de biais (conscients ou non) qui nuisent lourdement à la science. Comment ne pas chercher à protéger ses sympathies partisans par le déni ou par le refoulement des problématiques, voire des faits, qui « dérangent » ? La démocratie a besoin de militants bien sûr, mais aussi d'observateurs distanciés entièrement voués à la lucidité.

Mots. Les langages du politique : *Quid du métier de chercheur en science politique aujourd'hui ?*

Philippe Braud : Ce métier est aujourd'hui bien différent de ce qu'il était il y a un demi-siècle. À la différence de ceux de ma génération, les jeunes chercheurs disposent de références beaucoup plus solides, ce qui leur épargne cette longue phase de tâtonnements qui a été la nôtre. Surtout il est beaucoup plus facile aujourd'hui de se mettre en réseau, une nécessité absolue. À l'époque de ma formation, c'était très limité. Dans les années 70, on était encore si franco-français ! Je ne me suis vraiment ouvert à l'international (les auteurs anglo-saxons en fait) qu'au début des années 80. Mais je ne l'ai pas regretté.

Mots. Les langages du politique : *Vous avez été un des premiers à avoir des bibliographies vraiment internationales.*

Philippe Braud : Par plaisir autant que par nécessité intellectuelle, je voulais apprendre à bien lire en anglais. J'ai lu Theodor Adorno (Adorno *et al.*, 1950) et Milton Rokeach (Rokeach, 1960) dans le texte, à grands coups de dictionnaire ; et toutes les lectures qui ont suivi m'ont énormément affranchi intellectuellement. J'en ai tiré des fils de lecture qui se sont révélés très féconds pour moi et dont j'ai eu envie de faire profiter mes étudiants et mes lecteurs.

Mots. Les langages du politique : *Est-ce qu'il n'y a pas un revers de la médaille qui serait aujourd'hui l'extrême spécialisation ?*

Philippe Braud : On a besoin de non-spécialistes. Je dis ça évidemment parce que j'en suis un, mais je pense vraiment qu'ils sont indispensables. Et c'est là que je retrouve un peu Feyerabend, cet avocat d'une « théorie anarchiste de la connaissance ». Dans toute discipline, il est bon que la très grande majorité des universitaires et chercheurs se spécialisent, en se soumettant aux disciplines de méthodes éprouvées. Mais il faut aussi des généralistes en liberté, des électrons libres, voire des iconoclastes ; c'est-à-dire des gens qui font *autre chose*.

Le dialogue des uns avec les autres peut faire surgir des voies nouvelles à explorer, jeter des ponts entre des problématiques ou des terrains qui s'ignoraient.

Je pense aussi que, pour être un bon politiste, on a besoin non seulement d'une solide formation de sociologie politique (bien entendu !), mais aussi d'un minimum de culture psychologique et d'une sérieuse culture historique. Car les *data* du politiste, ce ne sont pas uniquement les enquêtes contemporaines de terrain... ; ce sont aussi les données de l'histoire. On retrouve ici la *problématique du détour* : les luttes politiques du passé, les régimes politiques défunts sont des matériaux empiriques incontournables pour une meilleure mise en perspective des phénomènes contemporains.

Références

- ADORNO Theodor W. *et al.*, 1950, *The Authoritarian Personality*, New York, Harper and Brothers.
- BACOT Paul, 2007, « Philippe Braud, *Sociologie politique* », *Mots. Les langages du politique*, n° 84, <http://mots.revues.org/1076> (consulté le 15 novembre 2017).
- BALANDIER Georges, 1985, *Le détour*, Paris, Fayard.
- BLOCH Marc, 1998 [1924], *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- 1979, *La distinction*, Paris, Minuit.
- BRAUD Philippe, 2007, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Paris, Armand Colin.
- 1996, *L'émotion en politique*, Paris, Presses de Sciences Po.
- 1974, « Données psycho-biographiques et formation des opinions politiques », *Revue française de science politique*, n° 3, p. 596-620.
- BRAUD Philippe, BURDEAU François, 1983, *Histoire des idées politiques depuis la Révolution*, Paris, Éditions Montchrestien.
- CROZIER Michel, FRIEDBERG Erhard, 1981, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil.
- DUBY Georges, 1978, *Les trois ordres ou L'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard.
- ELIAS Norbert, 1975, *La dynamique de l'occident*, P. Kamnitzer trad., Paris, Calmann-Lévy.
- 1973, *La civilisation des mœurs*, P. Kamnitzer trad., Paris, Calmann-Lévy.
- FEYERABEND Paul, 1979, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, B. Jurdant et A. Schlumberger trad., Paris, Seuil.
- GEERTZ Clifford C., 1996, *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, D. Lemoine trad., Paris, Métailié.
- 1986, *Savoir global, savoir local. Les lieux du savoir*, D. Paulme trad., Paris, PUF.
- 1980, *Negara. The Theatre State in Nineteenth-Century Bali*, Princeton, Princeton University Press.
- GREENSTEIN Fred I., 1965, *Children and Politics*, New Haven, Yale University Press.
- LEDoux Joseph, 1996, *The Emotional Brain. The Mysterious Underpinnings of Emotional Life*, New York, Simon & Schuster.
- MILLER Gale, HOLSTEIN James éd., 1993, *Constructionist Controversies. Issues in Social Problems Theory*, New York, Aldine De Gruyter.

NORA Pierre, 1984-1992, *Les lieux de mémoire*, 3 vol., Paris, Gallimard.

RANCIÈRE Jacques, 1974, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard.

ROKEACH Milton, 1960, *The Open and Closed Mind. Investigations into the Nature of Belief Systems and Personality Systems*, New York, Basic Books.

SPERBER Dan, 1985, *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann.

— 1979, « La pensée symbolique est-elle pré-rationnelle ? », dans *La fonction symbolique, essai d'anthropologie*, M. Izard et P. Smith éd., Paris, Gallimard.

SPERBER Dan, WILSON Deirdre, 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, A. Gerschenfeld et D. Sperber trad., Paris, Minuit.